

LE GRAND VOYAGE

Ça y est ! Maintenant, je m'en souviens très bien ? C'était l'après-midi, vers 14-15 heures. Comme tous les jours, il faisait très chaud. 45 ou 50 degrés... Oui, bien ça... Les savants et les hommes politiques s'étaient enfin décidés à nous dire la vérité : c'était à cause de la pollution, de toutes les saloperies que les hommes produisaient avec leurs usines, leurs centrales thermiques ou atomiques, leurs voitures et je ne sais quoi encore, c'était à cause de tout ça que le trou dans la couche d'ozone s'était agrandi jusqu'à devenir non plus un simple trou mais un gouffre. Et les rayons du soleil s'y étaient précipités, et les degrés avaient grimpé inexorablement, et tout ce qui poussait sur notre bonne vieille terre était brûlé, ratatiné, et pour nous, les humains, c'était le cancer, en particulier le cancer de la peau. C'était bien fait ! Les coupables, c'était nous ! Moi comme les autres d'ailleurs, car qu'est-ce que j'avais fait pour essayer d'enrayer cette catastrophe ? Rien ! J'avais continué à utiliser ma voiture, à me chauffer au fuel, à jeter les bouteilles en plastique dans les containers pour qu'on les brûle à l'usine d'incinération des ordures ménagères... Alors, je sais que je suis coupable comme les autres, comme tout le monde, mais ça ne règle pas la question. Et d'ailleurs, là n'est pas la question.

Donc, je marchais dans la rue de Sénance, ou plutôt je me traînais sur le trottoir, la sueur au front et le cœur battant la chamade : j'étais convoqué par le bureau de la Surveillance des Bonnes Mœurs, et j'étais en retard. Je savais qu'il ne fallait pas plaisanter avec la S.B.M. C'est pourquoi, malgré l'horrible fournaise, je m'efforçais d'avancer le plus vite possible. Et c'est pourquoi, lorsque j'aperçus ce rectangle noirâtre qui contrastait avec le gris clair du trottoir, je ne fis rien pour le contourner, je continuais en droite ligne, pensant : « Sans doute de l'asphalte plus récent épandu après des travaux. Et Dieu sait s'il y en a, des travaux, avec toutes ces conduites d'eau, de gaz ou d'électricité qui éclatent à cause de la chaleur ! » Et je posais le pied droit sur...

Il s'enfonça lentement mais inexorablement dans une espèce de mélasse gluante. J'essayais de le dégager en prenant appui sur ma jambe gauche et en tirant le plus possible vers l'arrière. Échec ! Il continuait à s'enliser. C'est alors que je commis la faute qui allait m'entraîner dans cette aventure rocambolesque dont je ne suis toujours pas sorti : je posai mon pied gauche, à côté du droit, dans le rectangle noir de l'asphalte. Et ce qui devait arriver arriva ! Je somrais peu à peu, aspiré par les sables mouvants du goudron. Je me débattais en essayant de contrecarrer l'implacable descente en... en quoi ? Je l'ignorais encore mais je savais que maintenant seul mon buste dépassait du trottoir. Alors, je hurlais des appels de détresse, suppliant

ceux qui passaient de me venir en aide. Ils se contentaient de me jeter un coup d'œil furtif et ennuyé, mais ils continuaient leur chemin, en évitant de marcher sur le rectangle noir où je m'abîmais. Bientôt, je dus cesser mes cris et fermer la bouche : le bitume atteignait le menton... le nez... les yeux.

Et tout devint noir... et je tombe... je tombe... je tombe....je tom....

Quand je réussis à soulever mes paupières, tout était toujours noir. Je passais ma main sur mon visage pour me débarrasser du goudron. À ma grande surprise, je constatai qu'il était net, sans aucune souillure ; par contre, ma barbe avait considérablement poussé, comme si je ne m'étais pas rasé depuis une semaine. Doucement, tout doucement, je m'habituais à l'obscurité, et je pus bientôt distinguer certains détails qui me permirent de comprendre où je me trouvais. C'était une galerie de faible hauteur dans laquelle un homme moyen, moi par exemple, devait se courber en deux. Au milieu, coulait un filet d'eau, une eau malodorante. C'était l'évidence même ! J'étais tombé dans les égouts ! Autre constatation qui me fit grand plaisir : la chaleur était supportable, pas plus de 25°. Cela me rappelait le bon temps, le temps d'avant le trou... Soudain, sur ma droite, un grignotement attira mon attention. J'affinai mon regard et...

Un rat ! Un énorme rat blotti dans une anfractuosité, une sorte de niche, me fixait droit dans les yeux. Et je n'avais rien pour me défendre, pas même une canne ou un parapluie ! Mais,   vrai dire, il ne paraissait guère agressif, il se contentait de m'observer en couinant, comme s'il voulait me dire quelque chose. Il me semblait   ce point... humain que je n'h sita  pas   lui murmurer :

« Alors, mon pauvre vieux, quelque chose qui ne va pas ? »

Quelle ne fut pas ma surprise quand je l'entendis me répondre :

« Moi, ça peut aller. Mais il n'en est pas de même pour vous, n'est-il pas ? »

Cette expression ainsi qu'un léger accent anglo-saxon me fit comprendre que j'avais affaire   un rat snob. Ma stupeur était telle que je passais sur cette imperfection pour lui demander :

- « Mais, ma parole ! Tu parles !

- Eh oui ! acquiesça-t-il en prenant un air modeste. Comme vous pouvez le constater.

- Et tu connais notre langue ! Comment est-ce possible ?

- Oh ! Vous savez,   force de vous fréquenter...

- Comment ça ? Tu nous fréquentes, toi ?
- Bien sûr ! Je ne vous quitte jamais ; je respecte l'adage : où il y a les glomches, il y a les rats.
- Les glomches ? Qu'est-ce que c'est que ça ?
- Oh, excusez-moi ! Cela m'a échappé. Je voulais dire : où il y a les hommes, il y a les rats.
- Ah ! Parce que c'est ainsi que vous nous appelez, nous les hommes ? Pour vous, nous sommes les glomches ?
- En effet. C'est ainsi que nous vous nommons.
- Et je suppose que ce terme, glomches, est méprisant !
- Heu...oui, assez. Pour nous, vous êtes des êtres malfaisants, nuisibles. Vous êtes en train de détruire la terre et tout ce qui y vit. Le plus comique, c'est que vous vous autodétruisez, et que bientôt, votre race disparaîtra, alors que nous, les seigneurs, les rats, nous serons toujours là !
- Tiens donc ! Et pourquoi ?
- Parce que nous survivons à tout, alors que vous, vous n'arrêtez pas de vous massacrer ... pour des causes que nous ne comprenons pas, d'ailleurs.
- Tu veux parler des guerres ?
- Oui. Je dois vous avouer que j'aime bien vos guerres.
- Je voudrais bien savoir pourquoi !
- Parce qu'on y mange bien.
- On y mange bien ? Qui mange bien ? Et quoi ?
- Mais nous, bien sûr, c'est nous, les rats, qui mangeons !
- Et... ?
- Et c'est vous, les glomches... enfin les hommes, qui êtes mangés.
- Arrête ! C'est horrible ce que tu racontes !
- Pas plus horrible que lorsque vous menez les bêtes que vous élevez à l'abattoir pour les transformer en steaks saignants !
- Oui, eh bien,... changeons de conversation, veux-tu !
- Je veux. Quel sujet allons-nous choisir pour converser, deviser, dialoguer, nous

entretenir, bavarder, ou tout simplement, causer ?

Je remarquai qu'il était assez fier de la richesse de son vocabulaire. Il est vrai, que pour un rat, il se défendait bien dans ce domaine.

- Et si nous en revenions à cette fréquentation intime, comme tu dis, des rats avec... avec les hommes ?
- Si vous le désirez. Bien que l'idée vous répugne, il vous faut admettre que nous nous ressemblons énormément.
- Qui ? Nous et vous, les rats ?
- Exactement. Nous et vous, les glomches.
- Eh bien, j'aimerais savoir en quoi !
- D'abord, comme vous, nous sommes omnivores ; nous mangeons, comme vous, de tout, que ce soit des plantes ou de la chair.
- Exact. Mais ce n'est pas suffisant pour...
- Attendez !

Le bougre en prenait à son aise ! Il m'interrompait, maintenant !

- Attendez ! N'oubliez pas que nous vivons uniquement à vos dépens, aux dépens de vos cultures, de vos animaux domestiques, de vos provisions, et surtout de vos déchets. Vous comprenez pourquoi, tout en vous méprisant, nous ne vous quittons pas d'une semelle. En quelque sorte, nous sommes vos commensaux !

Et il se rengorgea, fier de ce mot rare et sibyllin.

- Mais pourquoi donc n'agissez-vous pas comme les autres ?
- Les autres ? Quels autres ?
- Eh bien, les autres rongeurs qui ne sont pas des parasites, comme vous !
- Ah ! Vous voulez sans doute parler de ces fainiasses de marmottes qui dorment pendant tout l'hiver... À moins que vous ne faisiez allusion à ces radins d'écureuils qui emmagasinent tout ce qu'il leur faut pour passer la mauvaise saison... Non. Nous, nous sommes des seigneurs, et nous nous contentons de prélever notre dîme sur les glomches... je veux dire sur les hommes.
- Et il ne vous est jamais venu à l'idée qu'avec tous les moyens chimiques, atomiques ou autres, nous pourrions vous faire disparaître définitivement de la terre.

Il se mit à glousser furtivement, son exquise politesse lui interdisant de s'esclaffer comme,

visiblement, il en avait envie.

- Allons ! Soyons sérieux ! Les chiffres parlent ! Un couple de rats, je dis bien : un seul couple, peut avoir en trois ans vingt millions de descendants. Et sur l'ensemble du globe, nous sommes deux cent cinquante espèces à proliférer !... Qu'en dites-vous ? Qui est en danger, d'après vous ? La race des rats ? Ou la race des glomches ?
- Pour vous, le danger viendra peut-être de vous mêmes.
- Ah oui ? Expliquez-moi ça !
- Comment voulez-vous que tant d'espèces coexistent sans s'exterminer ? Nous connaissons cela, nous les hommes, qui sommes prêts à nous massacrer pour acquérir des étendues qui ne sont parfois pas plus grandes qu'un mouchoir de poche ! Ou pour asservir des peuplades qui ont le tort d'avoir une peau plus sombre que la nôtre !
- Vous oubliez un élément fondamental, cher monsieur !
- Ah ! Et lequel ?
- C'est que nous sommes intelligents, et que vous ne l'êtes pas !
- Je te remercie de ton amabilité ! Peux-tu me prouver ce que tu viens d'avancer ?
- C'est très simple. Imaginons que deux espèces humaines rentrent en contact sur le même territoire. Que se passe-t-il ?
- Eh bien... elles se font la guerre.
- Donc, elles se détruisent mutuellement ?
- Oui. Et vous, les rats, que faites-vous dans ce cas ?
- Je vais vous fournir un exemple très simple et très concret. Ici, actuellement, deux espèces de rats cohabitent : les rats noirs ; et les plus forts, les plus grands, les plus gros, les rats gris, les surmulots, espèce à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir. Comment, d'après vous, s'est résolu le problème de la présence de deux... comment dites-vous déjà ?... de deux ethnies ?... c'est cela ?... sur le même territoire ?
- Vous vous êtes battus, et les plus forts ont exterminé les plus faibles.
- Absolument pas. Instinctivement, nous nous sommes évités et nous nous sommes localisés dans des lieux différents : les rats noirs dans les parties hautes et sèches, les greniers ; et nous, les rats gris, dans les parties basses et humides, les caves et les égouts. Qu'en pensez-vous ?

Je ne répondis rien. Je ne voulais surtout pas lui faire plaisir. Mais je pensais qu'il ne s'agissait pas

d'intelligence ; c'était, comme il l'avait dit lui-même, de l'instinct. Et je trouvais alors que l'instinct était plus intelligent que l'intelligence.

- Bien. Je vois que vous avez compris, reprit d'un air satisfait mon interlocuteur. Vous n'êtes pas trop sot pour un glomche ! Seriez-vous, et j'en serais alors fort satisfait, seriez-vous un ambassadeur que les glomches nous envoient ? Ils reconnaîtraient enfin notre importance !
 - Pas du tout. Je ne suis ambassadeur de rien ni de personne. Je marchais sur le trottoir, là-haut, quand j'ai été piégé par une plaque de goudron qui m'a aspiré, comme des sables mouvants, et je me suis retrouvé ici.
 - Quoi ! Ne me dites pas que vous avez fait LE GRAND VOYAGE !
 - LE GRAND VOYAGE ! Quel GRAND VOYAGE ?
 - C'est ainsi que nous appelons le stratagème que vous employez pour vous introduire chez nous. LES GRANDS VOYAGEURS, ce sont des immigrants volontaires dont la mission est de venir se rendre compte si les conditions de vie ici, dans les égouts, sont meilleures qu'à la surface de la terre. Nous savons pertinemment que vous ne pourrez pas tenir encore longtemps là-haut, avec cette chaleur intolérable que vous avez vous-mêmes déclenchée ! Alors, je vous pose cette simple question à laquelle, j'espère, vous répondrez sincèrement : êtes-vous un GRAND VOYAGEUR ?
 - Non, je ne suis pas un GRAND VOYAGEUR. Mais je ne te cache pas que je trouve qu'il serait très agréable de vivre ici.
 - Et si vous reveniez chez vos semblables, les glomches, vous leur communiqueriez cette impression ?
 - Bien sûr.
 - Et vous les inciteriez à venir ici, chez nous ?
 - D'abord, ce n'est pas chez vous. Ce sont les hommes qui ont creusé ces égouts, et vous, les rats, vous n'êtes que des squatters dont il faudra se débarrasser.
 - Et le droit du sol ? Qu'est-ce que vous en faites ?
 - Ah, non ! Ne mêle pas la politique à ça !
- Sa fine moustache frémit. J'avais peut-être été trop loin.
- C'est bien. Je sais ce qu'il me reste à faire. Je ne pense pas que vous reverrez votre beau ciel bleu ! »

Et il poussa un cri si aigu que je crus que mes tympans étaient crevés. Mais je n'eus pas le temps

d'analyser cette impression : des troupes de rats, plus monstrueux les uns que les autres, sortaient de toutes les cavités de la galerie et se précipitaient vers moi en couinant. Certains étaient déjà accrochés à mes vêtements et essayaient de me taillader la peau. Pour leur faire lâcher prise, je me débattais... je me débattais... je me débats... je me débats, je me déb..., je me dé...

Et je me réveille. Je suis tombé de mon lit. Mon épaule gauche me fait mal. Dans ma chute, j'ai dû heurter le fauteuil. Mais qu'importe ! Cette affreuse histoire de rats, ce n'était qu'un cauchemar... Quel soulagement ! Où vais-je donc chercher ces horreurs ? Il faudra quand même que je me méfie des trottoirs et des plaques de goudron !

Mais, si j'ai vraiment rêvé, que fait sur le dessus de la cheminée cet énorme rat qui me fixe droit dans les yeux, en couinant ?